

LA SOCIALISATION DE L'ENFANT A TRAVERS LE CONTE

Barthélemy KABORE

Université Joseph KI-ZERBO

Burkina Faso

kabore.barthelemy@yahoo.fr

(00226) 70787619

Résumé

Dans les sociétés traditionnelles africaines, l'éducation de l'enfant s'opérait au moyen de l'oralité. Les textes oraux constituaient des canaux de transmission par excellence des valeurs sociales. Le conte qui est un genre adulé par la frange juvénile en raison de sa dimension ludique et fantastique permettait aux adultes d'inculquer aux jeunes les idéaux du groupe dans un cadre spatio-temporel où les frontières sociales s'effritent pour donner lieu à un espace de convivialité. Ainsi le contexte de proffération du conte n'est-il pas, en lui-même, un cadre de socialisation de l'enfant ? Quelle peut être la dimension socialisante du conte ? Une approche anthropologique du conte L'âge et la sagesse a permis de montrer que le conte, au-delà de ses propriétés fictionnelle et ludique, dissimule et véhicule une sagesse qui forge la personnalité de l'enfant et qui le prépare à assumer ses futures responsabilités dans la société.

Mots-clés : anthropologie, apprentissage, conte, enfant, socialisation

Abstract

In traditional African societies, the upbringing of the child was carried out by means of orality. Oral texts were the transmission channels par excellence of social values. The tale, which is a genre adored by the juvenile fringe because of its playful and fantastic dimension, allowed adults to instill in young people the ideals of the group in a spatio-temporal framework where social boundaries crumble to give rise to a space of user-friendliness. So, is not the context in which the tale is spoken in itself a framework for the socialization of the child? What can be the socializing dimension of the tale?

An anthropological approach to the tale Age and Wisdom has made it possible to show that the tale, beyond its fictional and playful properties, conceals a wisdom which forges the child's personality and which prepares him to assume his future responsibilities in the society.

Keywords: tale, child, socialization, learning

Introduction

Le conte se présente comme un récit narratif et imaginaire dans lequel les personnages, par leurs faits et gestes, traduisent et/ou trahissent les aspirations profondes de la société. Le dictionnaire

Larousse définit le conte comme un : « récit, en général assez court, de faits imaginaires. » Réputé pour son caractère ludique, le conte connaît particulièrement un succès au sein de la frange juvénile qui le conçoit comme un cadre de divertissement et comme un cadre d'apprentissage. Quant à la socialisation, elle désigne l'ensemble des étapes par lesquelles l'enfant apprend à s'insérer dans la vie communautaire en intériorisant et en mettant en pratique les conventions ou normes sociales. Joseph KIZERBO (2010, p.9) la définit comme : « l'acte par lequel la société transmet aux nouvelles générations les valeurs fondatrices de son passé, de son présent et de son avenir. »

« La socialisation désigne l'ensemble de processus par lesquels les individus acquièrent et intériorisent les normes, les valeurs et les rôles qui régissent la vie sociale, construisant ainsi leur identité psychologie et sociale. » (Michel Castra, 1992, pp.97-98).

Pour René Liored (2007, p.49), la socialisation : « c'est l'ensemble des processus affectifs, cognitifs et sociaux à travers lesquels les individus font l'apprentissage des normes et des valeurs, et plus largement d'un ensemble relativement cohérent de traits culturels, qui organisent les relations sociales. »

Dans la conception freudienne, la socialisation de l'enfant commence depuis la naissance, étape à partir de laquelle l'enfant, au contact avec la société, apprend par l'intermédiaire des adultes, les valeurs sociales à cultiver : l'enfant pouvant être compris ici comme un être immature et donc en situation d'apprentissage aux côtés des adultes ou des personnes âgées.

Dans le contexte de la littérature orale, nous concevons la socialisation de l'enfant comme un mécanisme de transmission de connaissances, de normes, de valeurs et de conventions sociales à l'enfant à travers les textes oraux. Il s'agit pour l'enfant de découvrir les fondamentaux de la vie en société à travers non seulement les sanctions (positives et négatives) qu'écopent les personnages agissant à l'intérieur du texte oral, mais aussi à travers les leçons de morale.

Il est utile de rappeler que le conte, bien plus que de la fiction, remplit une fonction utilitaire d'où sa capacité à véhiculer efficacement les idéaux du groupe par le truchement des actants. Le conte est alors, croyons-nous, la société en miniature. Il constitue, de ce fait, un miroir qui rend compte du passé, éclaire le présent et permet d'envisager le futur. Il est utile de rappeler le caractère ludique du conte qui est connu

comme un récit fictif mettant en scène des actants du règne animal, humain, végétal ou tout simplement des concepts. Le ton comique du conte le rapproche de l'univers des enfants qui y trouvent un motif de divertissement. La dimension fantastique achève par ailleurs de faire du conte un genre de prédilection des enfants où la faculté de parler, de chanter, de danser, etc. est accordée aux animaux et aux êtres inanimés. Ces aventures cocasses émerveillent les enfants qui les écoutent avec passion et qui apprennent ainsi à les dire entre eux. En considérant le contenu du conte, on peut s'apercevoir que certains sont construits autour des enfants comme c'est le cas de notre corpus *L'âge et la sagesse*. En écoutant le conte, l'enfant s'identifie alors à ses pairs, partage ses victoires comme ses échecs et est ainsi curieux de savoir le sort qui sera réservé aux personnages à la fin du récit. Au regard de ce qui précède, le conte n'est-il pas le genre oral par excellence qui permet d'éduquer l'enfant en milieu traditionnel ? Dans quelle mesure le conte peut-il être un outil de socialisation de l'enfant ? La présente analyse a pour objectif de montrer la place du conte dans le processus de socialisation de l'enfant. Elle part de l'hypothèse principale selon laquelle l'univers du conte constitue un cadre d'apprentissage de l'enfant. En hypothèses secondaire, le conte favorise la socialisation à travers sa capacité à allier le ludique et le pédagogique. La fonction prospective du conte permet à l'enfant de mieux se préparer pour relever les défis en société.

Pour mettre en exergue la dimension socialisante du conte, notre réflexion portera sur un extrait des contes de Ousséni NITIEMA intitulé *L'âge et la sagesse*. La démarche analytique reposera sur l'anthropologie des textes oraux. Cette théorie qui a été défendue par des auteurs comme Bloomfield Leonard (1914), Boas Franz (1940) et Malinowski Bronislaw (1970) servira à voir comment l'homme dans sa relation avec son milieu de vie (institutions sociales, croyances et valeurs, etc.) se reflète dans le conte.

1. Les conditions de profération du conte comme un moyen de socialisation de l'enfant

Il convient de relever que le conte a d'abord été un genre oral avant de devenir un genre de la littérature écrite. Le conte a toujours été un moyen d'éducation privilégié des sociétés d'oralité en Afrique et particulièrement chez les *Moose*. La dimension socialisante du conte peut

être appréhendée sous l'angle des conditions temporelles de sa profération. Dans la tradition *moaaga*, En effet, le conte est dit la nuit et jamais le jour. Le conte réunit traditionnellement les enfants autour des cadets, des adultes, des vieilles personnes autour du feu de bois ou au clair de lune. Il est considéré chez les *Moose* comme une propriété des génies que les humains auraient volée pendant que ces derniers contaient le jour en brousse. Il est donc formellement interdit de conter le jour. Une telle interdiction appelle à l'éthique *moaaga* qui veut que le jour soit consacré aux travaux et que la nuit soit réservée au repos. Or on sait que le conte constitue un genre de prédilection des enfants qui voudraient se le dire le jour. De ce fait, la société *moaaga* dispose que le conte soit dit uniquement la nuit. L'enfant découvre ainsi que dans la société, il existe des interdits. Dans le conte *L'âge et la sagesse*, les interdits sont implicitement évoqués à travers l'extrait ci-après : « *Lorsque l'enfant eut cinq ans le chef la laissa suivre sagement les débats* » (L12). Un tel passage signifie que l'enfant n'était pas autorisé à participer aux échanges quand il n'avait pas la minorité requise, c'est-à-dire les cinq (05) ans révolus. Cela voudrait dire, en outre, que *Raabo* avait manifesté le désir de suivre les débats et que le chef l'y empêchait au regard de la réglementation sociale en vigueur. En écoutant un tel conte, l'enfant se rend compte qu'il y a un âge requis pour s'asseoir aux côtés des adultes, que l'enfant doit avoir l'autorisation expresse des adultes pour prendre part à certaines activités et enfin qu'il ne peut écouter certains échanges ou y prendre part que sous des conditions précises.

Il est aussi enseigné à l'enfant l'enjeu d'une éventuelle transgression de cet interdit. L'enfant découvre aux côtés des adultes que conter le jour entraîne la cécité du conteur, provoque le malheur sur le village, engendre la mort de l'oncle maternel ou celle de la grand-mère. La valeur du sacré est ainsi inculquée à l'enfant par le truchement de l'interdit.

Le contexte de profération du conte qui est celui de la nuit le rapproche davantage à la frange juvénile tant les adultes ne peuvent abandonner les travaux pour conter aux enfants le jour. Les enfants en retour ne doivent pas conter le jour parce qu'il leur est enseigné que le jour est consacré au travail.

2. le caractère subversif du conte comme une valeur socialisante

Genre populaire par excellence, le conte est un canal de revendication sociale où les rôles sociaux peuvent être inversés. Le conte apparaît ainsi comme le genre des faibles, des démunis, des déshérités qui y changent de statut en occupant parfois les meilleures fonctions. Le caractère subversif du conte est lié au fait qu'il déconstruit l'ordre social établi en inversant les rôles et les traits de caractère. Dans la société *moaaga*, les prises de décision incombent aux adultes et non aux enfants qui apparaissent comme des êtres immatures. Il n'est pas reconnu aux enfants la sagesse et ceux-ci n'ont pas à intervenir dans les instances décisionnelles. Ils doivent y être tout yeux tout oreilles. Cependant dans le conte *L'âge et la sagesse*, le personnage *Raabo*, nièce du chef se retrouve associée à la résolution d'un problème délicat qui engage aussi bien la vie du chef que celle du village : celui d'opérer le choix entre livrer *Walé* à *Wibga* et bénéficier d'une longue vie ou refuser d'accéder à cette requête, c'est-à-dire sauver *Walé* et jouir d'une richesse pour lui-même et pour tout le village. Des notables qui entouraient le chef dans le palais ne vint la solution car si les uns conseillaient au chef le choix des richesses, les autres lui recommandaient la longue vie. Le chef, perplexe, et soucieux du bien-être de sa contrée demanda l'avis de *Raabo* sa nièce. C'est alors que celle-ci va faire preuve d'une intelligence extraordinaire en conseillant au chef de demander à *Wibga* s'il voulait de la viande ou s'il tenait à ce qu'on lui livre sa proie. A cette question, *Wibga* répondait qu'il voulait de la bonne nourriture. *Raabo* ordonna au chef de donner de la viande à l'aigle. Le chef lui offrit un bœuf et eut à la fois le secret de la longue vie et des richesses pour lui et pour le village. *Raabo* venait de supplanter les adultes en incarnant la sagesse là où le chef et ses notables n'ont pu se tirer d'affaire.

Le caractère subversif du conte se manifeste également par le statut sociologique de la nièce du chef *Raabo*. S'il convient de rappeler, si besoin en était encore, que les enfants ne font pas partie des sphères de décisions, il faut aussi relever que la gent féminine dans la société traditionnelle ne jouit pas des mêmes prérogatives que celles de la gent masculine. S'il reste entendu, selon un proverbe *moaaga*, que la barbe dit le jour ce que les tresses lui dictent la nuit (proverbe *moaaga* qui signifie que les femmes sont consultées la nuit pour les prises de décision), il est

aussi une réalité que la femme traditionnelle ne prenait pas la parole publiquement, à plus forte raison résoudre un problème pour lequel la solution a échappé aux hommes, fut-elle adulte. Le narrateur en donnant la parole à la femme (une gamine dans le récit) dans le conte lui accorde une place dont elle rêve dans la société et qu'elle n'occupe pas dans la réalité. La société *moaaga* qui est du type phallocrate se trouve dominée symboliquement dans le conte par les femmes à travers l'exploit de *Raabo*. L'enfant découvre ainsi qu'au-delà des stéréotypes sur la femme, celle-ci est tout aussi intelligente que l'homme et peut contribuer à la résolution des problèmes sociaux.

La subversion va aussi se traduire par la présence de l'impossible dans le conte. Nous retrouvons un chef sans enfant au trône tandis que son frère, lui, voit sa femme accoucher d'une fille. Par l'entremise de ce récit, on s'aperçoit que la logique du conte est souvent aux antipodes de celle de la réalité sociale car en milieu *moaaga*, le chef ne saurait exercer cette fonction sans enfant. Dans la tradition *moaaga*, le chef doit avoir des enfants des deux (02) sexes car la transmission du pouvoir s'opère de père en fils. C'est pourquoi le chef est par essence polygame pour, estiment les *Moose*, augmenter ses chances d'avoir au moins un fils qui pourra lui succéder. L'enfant est vu comme celui qui doit accomplir les rêves des parents ou celui qui doit poursuivre la bataille engagée par ses derniers jusqu'à la victoire. La société projette ainsi ses fantasmes et ses aspirations sur l'enfant comme le souligne Erny Pierre (1988, p.13) : « L'enfant que l'on attend et qui vient parmi les siens sert toujours de lieu de projection aux désirs et aux visées de son entourage ». En somme, l'enfant est perçu comme un moyen de pérennisation des géniteurs. Il conserve l'image de la famille et la perpétue de génération en génération. Dans cette société où le chef est considéré comme un être omniscient, omnipotent et pourvu de toutes sortes de biens, l'enfant se rend compte que les hommes ont des limites et que personne n'échappe aux problèmes sociaux, que l'on soit riche ou pauvre, fort ou faible, noble ou roturier. En présentant le frère du chef nanti d'un enfant et le chef lui-même en difficulté de procréation, le conte met en exergue les limites des forts et déconstruit les poncifs qui ont cours dans nos sociétés. L'évocation des limites du chef dans le conte pourrait être une métonymie des échecs et des insuffisances de ceux qui sont considérés comme des forts.

3. L'enfant à l'école des institutions sociales dans le conte

Le conte est une véritable cartographie de la société. Quoique produit de l'imaginaire, il demeure une interface entre l'enfant et la société. Il est d'ailleurs généralement le lieu où l'enfant se fait une idée sur certaines réalités du monde visible comme les éléments du règne animal (*wibga* et *walle* dans le conte *L'âge et la sagesse*) et celles de l'invisible par les différents traits physiques et moraux des personnages qui y sont déployés par le narrateur. De ce point de vue, le conte est en avance sur le vécu de l'enfant et c'est cette propriété du conte qui le socialise grâce aux réalités sociales sous-jacentes.

Ainsi, en parcourant le conte, on retrouve certaines institutions sociales comme la famille, la fête et le mariage.

La famille peut être appréhendée au plan biologique et sociologique. Alors qu'en Occident elle se limite aux géniteurs et leurs enfants, en Afrique la famille va au-delà de la famille nucléaire pour englober les oncles, les tantes, les cousins, le clan, les relations par alliances et même le village. Mungala (1982) va plus loin en disant que la famille prend en compte les morts et les êtres invisibles. La famille est omniprésente dans le conte à travers les personnages suivants : le chef, sa nièce, le frère du chef, la femme du chef, les notables. Une telle configuration sociale laisse voir la famille biologique de *Raabo* représentée par son père et la grande famille incarnée par le chef, son épouse, les notables.

Il est utile de rappeler que les actants évoluent dans une aire géographique imaginaire à savoir la grande savane de *Dunia*. Ce cadre situe déjà l'enfant dans l'univers restreint de *Dunia* avec ses valeurs et ses défauts. *Dunia* n'est-il pas d'ailleurs la famille si nous nous situons sur le plan sémantique du vocable dans la langue Moore qui signifie *le monde*. Plus loin, nous voyons l'enfant en situation de famille lorsqu'elle est autorisée à suivre la conversation entre le chef et ses notables. Le conte dit ceci : « *Lorsque l'enfant eut cinq ans, le chef la laissa suivre sagement les débats.* » Il s'agit bien d'une des étapes de la socialisation au regard de l'âge que l'enfant avait à ce stade de l'enfance. Selon le découpage de l'évolution de l'enfance fait par Freud, le stade phallique se situe entre 3-5 ans et le stade de latence entre 6-10/12 ans. La cinquième année est en quelque sorte une transition vers le stade supérieur. Elle peut même constituer le

début de la phase de latence qui est celle où l'enfant apprend à assimiler les interdits et les normes sociaux. La cinquième année correspond à la moyenne enfance selon T. Souleymane (2010) qui la situe entre 3 et 7 ans. Dans la société traditionnelle, à cet âge on apprend à l'enfant à interagir avec ses pairs et avec les adultes. L'enfant apprend ainsi à intégrer le tissu social. L'éducation de l'enfant n'est plus du seul ressort des seuls géniteurs mais engage toute la collectivité. Pour le préparer à assumer ses rôles futurs, l'éducation qui lui est inculquée tient compte du genre. Par l'intermédiaire de ce conte, l'enfant prend conscience qu'il évolue dans une famille biologique et dans une grande famille auxquelles il reste lié toute sa vie.

En plus de la famille, la fête est évoquée dans ce conte. Celle-ci rythme toutes les étapes importantes de la vie en société. La naissance, le baptême, le mariage, les récoltes, la mort ainsi que les rituels sont ponctués de chants, de danses, de libations et de beuveries. La fête constitue un moment de communion et d'interaction entre les vivants et les morts (ancêtres) car dans la pensée traditionnelle, les morts font toujours partie de la société. Ils écoutent et observent les réactions des vivants en même temps qu'ils les récompensent ou les punissent selon la nature de leurs œuvres. A tous ces événements énoncés ci-dessus, les ancêtres sont remerciés et/ou sollicités en fonction des besoins exaucés ou exprimés. Dans le cas d'espèces, il s'agit du mariage du chef qui a donné lieu à des scènes de réjouissances comme l'attestent ce passage-ci : « *Jadis dans le temps, un chef de la grande savane de Dunia se maria. Dans le village, on mangea abondamment les succulents plats du Mogho. Du warba, du balafon, du linwaga, du djémbé, au clair de lune on fêta pendant des nuits et des nuits.* » (LL1-4).

Une autre institution sociale attestée dans le corpus est le mariage qui est évoqué dès le début du conte : « *Jadis dans le temps, un chef de la grande savane de Dunia se maria* » (LL1-2). Le mariage est non seulement une union entre l'homme et la femme mais aussi une alliance entre deux (02) familles, l'une étant désormais le prolongement de l'autre. Le mariage est un rite de passage qui revêt une grande importance chez les Moose en ce qu'il permet de pérenniser les géniteurs par la procréation. En effet, lorsqu'un individu meurt chez les Moose, il n'est pas rare d'entendre cette question : *a basa bõe ?* (Qu'a-t-il laissé ?). Cette interrogation qui laisse croire qu'il est question des biens matériels renvoie plutôt à la progéniture du défunt. Lorsque le défunt a laissé des

enfants, on dit généralement qu'il n'est pas mort. L'absence de fécondité est perçue comme une malédiction des ancêtres car elle sanctionne la mort biologique.

4. La formation psychologique de l'enfant

L'une des fonctions du conte est la formation psychologique de l'enfant. Les rôles et les responsabilités échus à l'enfant dans le conte ne sont en réalité qu'une métaphore de ce que la société attend de lui à l'âge adulte. En effet, le conte apparaît comme une jonction entre le monde imaginaire et le monde réel. Bien que la logique du conte ne soit pas celle de la réalité, c'est un genre qui peut être appréhendé comme une métaphorisation ou une symbolisation des interactions sociales. Si nous convenons de cette translation, il est alors possible de considérer que l'enfant peut être en avance sur son temps (c'est-à-dire qu'il découvre plus tôt dans le conte certaines réalités sociales qu'il est appelé à découvrir à l'âge adulte) par la prise en compte des réalités des adultes dans le conte. Le conte s'illustre ainsi comme un cadre d'initiation qui fait passer l'enfant d'un statut inférieur qui est le niveau de connaissances bas à un statut supérieur qui correspond à celui des adultes (niveau de connaissances élevé) d'où cette fonction égalitaire de l'initiation : « La méthode initiatique permet à des hommes de niveaux intellectuels différents d'accéder également, si ce n'est avec la même rapidité, aux différents domaines de connaissance. » (Zakari DRAMANI ISSIFOU, 2001, p.203)

Dans le conte *L'âge et la sagesse*, l'enfant apprend que la vie en société, loin d'être un long fleuve tranquille, est parfois émaillée de conflits. Le conte forge le moral de l'enfant qui se rend à l'évidence que le conflit, d'où qu'il naît, préoccupe la société entière car sa non-résolution ou une mauvaise option dans la dynamique de résolution du conflit entraîne des répercussions sur toute la société. Des deux options proposées par les protagonistes du conflit à savoir livrer *Wale* à *Wibga* et bénéficier du secret d'une longue vie (L19-20) ou accéder à la requête de *Wale* en le sauvant de son prédateur *Wibga* (L26-27) pour avoir le secret d'une richesse pour lui-même et pour le village, le chef de *Downia* avait l'embaras du choix. Malgré son statut de chef qui lui confère la possibilité de décider unilatéralement, celui-ci, soucieux du bien-être de sa population, a requis l'avis de son entourage dans la seule optique

d'opérer un choix éclairé. Cette morale dissimulée dans l'art participe à la construction de la personnalité de l'enfant. L'effet psychologique du conte est justement relevé à travers ces propos-ci : « Les contes sont en eux-mêmes des œuvres d'art. S'ils n'en étaient pas, ils n'auraient pas un tel impact psychologique sur l'enfant. » (B. Bettelheim, 2003, p.26). Le conflit qui oppose la tourterelle (*walle*) à l'aigle (*wibga*) n'est qu'une reproduction des conflits entre les humains. L'enfant, par le truchement de la fiction, découvre que les relations interpersonnelles sont souvent orageuses et que la résolution de tout différend commande la patience, la réflexion, la concertation.

Aussi le processus de résolution du conflit mérite-t-il d'être analysé. Le conte fait remarquer que l'enfant écoutait tranquillement jusqu'à ce que le chef demande son avis. L'écoute est une qualité enseignée aux enfants à travers ce conte. Dans la société *moaaga*, l'enfant se doit de garder le silence lorsqu'il est aux côtés des adultes. Cette attitude, loin d'être une négation des droits de l'enfant, s'inscrit dans un processus didactique où l'être immature en situation d'apprentissage doit constamment être à l'écoute des adultes qui incarnent la connaissance et la sagesse. Mieux, l'enfant ne doit prendre publiquement la parole que lorsque les aînés le lui autorisent expressément comme c'est le cas dans le conte :

« **L32.** *Après des heures de réflexions sans solution, le chef demanda l'avis de Raabo la gamine.*

Alors sagement la petite fille parla »

À l'écoute de ce conte, l'enfant s'identifie à *Raabo* dont l'attitude devant le chef répond à l'éthique *moaaga* qui veut que l'enfant soit disposé à observer, à écouter et à mémoriser devant les adultes plutôt que de prendre la parole. N'est-ce pas ce que soulignent ces propos-ci ? : « Dès l'enfance, deux attitudes ont été développées : la capacité d'observation visuelle et la mémoire orale. D'où un apprentissage traditionnel fondé sur l'observation, la mémorisation des messages oraux et l'imitation. » (Paul Bachelard, Amédée Odunlami, 1997, p.37). Un proverbe *moaaga* ne confirme-t-il pas cela ? *yãg nin peelam la a pa ne yug ye* : les yeux de l'enfant sont blancs mais il ne voit pas loin.

Un autre aspect de la formation psychologique de l'enfant est la prise de parole en public. Il pourrait paraître paradoxal de constater que dans le conte la parole a été donnée à une fille mineure afin de recueillir son avis sur une question aussi sensible que celle qui engage toute la vie

d'une communauté. Cela est d'autant étonnant qu'à quelques exceptions, la femme dans la tradition *moaaga* est confinée aux tâches ménagères. Cette attitude ne veut nullement signifier que les capacités intellectuelles de la femme ne sont pas reconnues en pays *moaaga* mais plutôt reflète une conception sociale régie par la phallocratie. Cependant, si nous analysons le rôle de la femme dans l'éducation de l'enfant nous pouvons alors comprendre qu'elle a une grande responsabilité dans la formation de l'adulte de demain. Au foyer la femme est la conseillère attitrée de son mari. Sa contribution est alors immense dans la formation de l'adulte de demain d'où l'implication de la femme incarnée par la jeune fille *Raabo* dans le conte. Au regard de ce qui précède, le conte regorge de potentialités à même de préparer l'enfant dans ses futures interactions avec le reste de la société.

Conclusion

Le conte *L'âge et la sagesse* présente un univers fictionnel dans lequel le rôle joué par *Raabo*, nièce du chef de Dounia est une véritable école de socialisation de l'enfant. En choisissant de construire le conte autour d'un enfant, de surcroît une fille, la sagesse *moaaga* enseigne aux adultes et aux jeunes que dans la société, toutes les couches sociales (hommes, femmes, enfants, vieux) doivent être impliquées dans les actions de développement. L'implication de l'enfant dans les débats, le silence que ce dernier observe pendant les échanges, la prise de parole que le chef lui autorise, les conseils que *Raabo* a prodigué au chef au sujet du conflit qui oppose *Wallé* à *Wibga* sont autant de valeurs transmises à l'enfant sous la forme d'une métaphore. De ce fait, on peut affirmer que le conte est l'un des canaux traditionnels et même modernes par lequel les adultes inculquent aux enfants les normes sociales. Comme le souligne O. Kaboré (1993, p.83), le conte connu en *moore* sous le nom *solemde* provient du verbe *sole* qui signifie cacher. Mais que cache-t-on ? Il s'agit de la sagesse, des leçons de morale. Ceci répond à la conception traditionnelle *moaaga* selon laquelle les connaissances sont inculquées au moyen de l'image.

Bibliographie

Bachelard Paul et Odunlami Amédée (1997), *Apprentissage et*

développement en Afrique noire. *Le levier de l'alternance*, Paris, Editions L'harmattan.

Bettelheim Bruno (2003), *Psychanalyse des contes de fées*, Paris. Editions Robert Laffont.

Castra Michel (1992), « Socialisation », in Paugam Serge (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que Sais-je ? », pp.97-98.

Dramani Issifou Zakari (2001), *Les contes africains et la tradition orale*, Paris, In press éditions.

Erny Pierre (1988), *Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique Noire*, Paris, L'harmattan.

Kaboré Oger, (1993) *Les oiseaux s'ébattent. Chansons enfantines au Burkina Faso*, Paris, éditions L'Harmattan.

Ki-Zerbo Joseph (2010), *Education et développement en Afrique. Cinquante ans de réflexion et d'action*, éd. Les presses africaines.

Mungala A.S. (2005), « L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs ». *Revue socialiste de culture négro-africaine*, Ethiopiques n°29, pp.51-71..

Nikiema Ousséni (2012), *Les contes de Dunia, les merveilleux*, Ouagadougou, éditions Burkina Lecture.

René Liored (2007), *Sociologie. Théories et analyses*, Paris, Ellipses.

Yaogo Souleymane (Octobre 2010), *Intégration des droits de l'enfant dans l'éducation socio-familiale au Burkina Faso* (dir. France JUTRAS, Loïc CHALMEL), mémoire de Master 2, Université de Rouen.

Annexe : le corpus

L1¹. Jadis dans le temps, un chef de la grande savane de Dunia se maria. Dans le village, on mangea abondamment les succulents plats du Mogho. Du warba, du balafon, du liwaga, du djémbé, au clair de lune on fêta pendant des nuits et des nuits.

Pendant trois années, pendant trois longues années on attendit et rien. Et fait encore plus grave aucun enfant ne vint au monde dans le village. Après cette longue période sans nativité, la femme du frère de notre souverain tomba enceinte et donna naissance à une petite fille. Raabo était son nom.

¹ La lettre « L » signifie « Ligne ». Ainsi L1 signifie Ligne 1.

Le chef et sa femme qui n'avaient pas encore d'enfant se prirent d'affection sincère pour leur nièce Raabo.

L10. Il ne se passa un jour sans que le chef n'éprouvât le besoin de voir Raabo. Il ne passa une nuit sans que la reine n'éprouvât le besoin de voir la petite Raabo. La fillette aimait aussi le chef et son épouse. Lorsque l'enfant eut cinq ans le chef la laissa suivre sagement les débats. La gamine écoutait tranquillement. Elle donnait parfois l'apparence d'une intelligence exceptionnelle, d'une sagesse précoce.

Un jour, assis dans la cour avec les notables et sa nièce, Walé une tourterelle vint se poser sur l'épaule du souverain puis glissa dans la poche de son boubou. L'oiseau était poursuivi par Wibga l'aigle. Le rapace à son tour arriva. Il se posa sur le mur, salua respectueusement le chef et l'assistance.

-Prince, donnez-moi ma proie que je poursuis depuis l'aube ! En retour, je vous livrerai le secret d'une longue vie.

L21. On entendit alors l'oiseau chanter dans la poche du roi.

Song-mame naaba (aide-moi souverain)

Song-mame naab-woo (aide-moi souverain)

Ra-saké ti wibgkou mame (ne laissez pas l'aigle me dévorer)

Et l'oiseau ajouta tristement.

-Prince, sauvez-moi ! Sauvez-moi et je vous donnerai le secret d'une richesse pour vous et tout le village. Ainsi répondit l'oiseau dans sa poche.

Le prince était plongé dans l'énigme. Que choisir ? C'était un bon chef qui souhaitait le bonheur de son peuple. C'était un Naba qui voulait aussi de la richesse pour aider son peuple. Les uns conseillaient au roi de choisir une longue vie, les autres disaient au monarque de choisir la richesse ;

L32. Après des heures de réflexions sans solution, le chef demanda l'avis de Raabo la gamine.

Alors sagement la petite fille parla :

-Père, demandez à l'aigle ce qu'il désire vraiment. Veut-il de la viande ou veut-il précisément cet oiseau ?

Le roi demanda à l'aigle. Et l'aigle dit :

-Je veux de la nourriture et simplement de la bonne nourriture.

Alors Raabo la petite fille dit au roi.

-Père l'aigle veut de la viande, offrez-lui de la viande.

Alors le roi fit égorger un bélier gras pour le chasseur des airs.

L'aigle se régala et donna le secret d'une longue vie au roi et s'en alla. Le chef libéra la tourterelle. L'oiseau remercia son sauveur et lui révéla le secret d'une importante richesse. Le chef vécut longtemps et riche. Il enfanta et par son règne rendit heureux son village.

L45. Cette histoire puisée dans le répertoire du Mogho nous enseigne :
Pour construire une nation d'avenir, il faut associer les anciens, les hommes, les femmes, mais aussi les enfants. Il faut se concerter et toujours se concerter.